

# Une certaine errance américaine

**LE LOCLE** La photographie nourrit les quatre nouvelles expositions du Musée des beaux-arts. Rencontre avec Todd Hido qui, de routes désertes en motels de banlieues, sillonne l'Amérique profonde.

PAR DOMINIQUE.BOSSHARD @ARCINFO.CH

Un corps à demi dévêtu jouxte un motel aux guirlandes flashy et deux phares qui se dessinent dans un paysage nocturne... Ainsi assemblées, les photos de Todd Hido pourraient relater un fait divers ou illustrer les épisodes d'un polar... Que s'est-il passé, ou que va-t-il se passer dans cette chambre d'hôtel baignée de lumière glauque? Au Musée des beaux-arts du Locle (MBAL), l'imagination du visiteur est libre d'échafauder mille scénarios. Le photographe américain aime tisser des fils narratifs, mais chacune de ses images doit, aussi, se suffire à elle-même. En témoignent, encore, ses portraits de femmes ou ses paysages au rendu très pictural, saisis à travers la vitre de sa voiture couverte de buée ou de traces de pluie... Rencontre avec l'artiste qui, dit-il, «photographie comme un documentariste, mais fait ses tirages comme un peintre».

**Le déclin pour la photographie, ça remonte à quand?**

Je n'ai pas grandi dans une famille artistique; mon père était plombier. J'ai commencé à photographier quand j'étais au lycée. Mes amis participaient à des courses de vélo BMX, et je

les prenais en photo. Ma fibre artistique s'est développée peu à peu.

**Votre œuvre est qualifiée de cinématographique. Est-ce à dire que les réalisateurs vous inspirent davantage que les grands photographes?**

Non. En fait, je regarde peu de films. Ce qui m'inspire, c'est de créer des images habitées par une histoire. A ce titre, j'apprécie beaucoup les livres de photos qui proposent une succession d'images s'apparentant à des séquences narratives. Je collectionne ces ouvrages-là depuis l'âge de 18 ans et, aujourd'hui, j'en recense 6000 dans ma bibliothèque.

**Et si l'on devait mettre quelques noms sur vos références?**

Le peintre Edward Hopper. Et j'aime le travail de Marlene Dumas, elle est étonnante. Le photographe Larry Sultan m'inspire lui aussi. C'était mon professeur au California College of the Arts et nous sommes très vite devenus des amis proches. Il a été mon mentor jusqu'à sa mort, en 2009. Il m'a montré que l'on pouvait parler des gens en braquant son objectif sur un bâtiment ou une chambre. J'ai photographié, par exemple, un oreiller sur un

lit; non pour faire une photo d'oreiller mais pour parler de la personne qui vit là.

**Nombre de vos photos ne franchissent pas le seuil des habitations. C'est une autre façon de provoquer notre imagination?**

Oui, chacun peut projeter ses propres pensées dans ces prises de vue extérieures. Et face à des assemblages en séquences, le spectateur peut tirer ses propres conclusions.

**Au-delà de l'étrangeté ou de la mélancolie de certaines photos, vous livrez-vous à une critique de la société américaine?**

J'ai certes une opinion. Cependant, j'aime que les choses restent empreintes d'ambiguïté. Je crois que le sens d'une œuvre d'art appartient au spectateur. Je dirais, toutefois, que mon travail ne se profile pas comme une chronique du peuple américain, mais que j'expose la façade fissurée du rêve américain. L'envers du décor. L'un de mes amis dit que si mon travail interpelle autant, c'est parce qu'il reflète la réalité. Les portraits exceptés, aucune de mes photos n'est mise en scène.

**Certaines photos reflètent-elles votre propre vie?**

Certaines séquences contiennent des éléments autobiographiques, oui. On peut y voir mon frère dans les bras de mon père, ma mère. Mais si l'on veut créer une œuvre plus profonde et plus universelle, il est nécessaire d'aller au-delà de soi.

**D'autres images visiblement datées se glissent dans vos séquences... Quel est leur rôle?**

J'en ai acquies certaines au marché aux puces. Je les photographie pour me les approprier. C'est une autre façon d'ajouter une couche narrative supplémentaire. Mêler images du passé et du présent permet d'enrichir une histoire, de lui apporter une profondeur temporelle.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS jusqu'au 27 mai.



THE ESTATE OF GARRY WINOGRAND/COURTESY FRAENKEL GALLERY



JUSQU'AU 27/05



## NEW YORK, NEW YORK!

On s'approche du mur, véritable mosaïque de photos noir/blanc. L'une rit aux éclats un comète de glace à la main, l'autre ondule dans une soirée mondaine. D'autres, encore, défilent dans les rues, une pancarte à la main. Photographe majeur du 20e siècle, Garry Winogrand avait fait de New York son terrain de prédilection et des femmes son sujet favori. Prises sur le vif, du coup plus spontanées, ses photos des années 60-70 ont capté une société en pleine transition, entre révolution sexuelle et revendications féministes. Pour la directrice du MBAL, Nathalie Herschdorfer, cet accrochage est des plus pertinents. Ne sommes-nous pas pris dans de pareils remous aujourd'hui?



## SENS DESSUS DESSOUS

Envie de voir un paysage sous tous les angles? De plonger d'une vue aérienne jusque sous l'envers d'une pelouse? Pour le moins désarçonnantes, les vidéos de Thibault Brunet semblent nous immerger dans des mondes virtuels, soumis à la loi du «no limit». Le jeune artiste français avait d'ailleurs évolué dans les environnements fictifs du jeu vidéo. Apparences quelque peu trompeuses. Ce sont bel et bien des lieux réels qui ont servi de support à ces «Territoires circonscrits» projetés au rez-de-chaussée du musée. Thibault Brunet y a baladé un scanner 3D, un appareil de pointe muni d'un laser utilisé en criminologie, en géologie et en ingénierie. La mise en mouvement de ces images numérisées, et tridimensionnelles, permet au visiteur de traverser littéralement les paysages ou, même, de se glisser derrière un visage. Aussi troublant qu'un rêve bizarre!

Le photographe américain Todd Hido aime parcourir les routes des Etats-Unis, en quête de «scénarios» livrés ensuite à l'imagination du spectateur. CHRISTIAN GALLEY

## LES 'VÊTEMENTS NUS' DE GUY OBERSON

La photographie a toujours tenu une place importante dans le travail de Guy Oberson. Le peintre et dessinateur fribourgeois s'est, souvent, appuyé sur des images de presse ou sur ses propres photos. Puis, un peu accidentellement dit-il, il s'est intéressé à Diane Arbus et Robert Mapplethorpe. Deux photographes aux démarches différentes, l'une s'arrêtant sur les marginaux et leur environnement, l'autre sur des corps athlétiques ou des personnes souvent hors de tout contexte. Travaillant à l'huile ou à la pierre noire, Guy Oberson n'a, évidemment, pas cherché à reproduire ces images, mais à se les approprier. Il emprunte tel élément, il recadre, crée son propre univers. Sous la peau lisse des corps parfaits de Mapplethorpe – «proches de la sculpture animalière de Bugatti» –, il imagine ce qui pourrait se cacher, tel cet enfant tapi dans le buste de l'athlète recroquevillé. Il s'est focalisé sur la robe blanche de la petite fille sautant à la corde de Diane Arbus. «Ce ne sont pas forcément les plus déshabillés qui sont les plus nus», expose-t-il dans ces «Naked Clothes».



«Paysage d'un dimanche honteux», 2017. COURTESY GALERIE C